

tude, autant de tristesse que si je ne devais plus ici bas, retrouver la Femme en blanc.

XIV

Une demi-heure après, j'étais de retour au château, et j'informais miss Halcombe de tout ce qui venait d'arriver.

Elle écouta mon récit, d'un bout à l'autre, avec l'attention suivie et silencieuse qui, chez une femme douée comme elle, prouvait, mieux qu'aucun autre symptôme, combien il l'affectait sérieusement.

— J'ai de tristes pressentiments, me dit-elle simplement lorsque j'eus fini. L'avenir, à présent m'apparaît bien sombre.

— L'avenir, lui répondis-je, peut dépendre du présent, tel que nous saurons l'employer. Il n'est nullement improbable qu'Anne Catherick s'expliquera plus volontiers, et avec moins de réserve, vis-à-vis d'une femme que vis-à-vis de moi. Si miss Fairlie...

— Il ne faut pas y penser pas une minute ! interrompit miss Halcombe avec son accent le plus péremptoire.

— Laissez moi donc, continuai-je, vous conseiller de voir vous-même Anne Catherick, et de mettre tout en œuvre pour gagner sa confiance. Je recule, moi, devant l'idée de jeter l'alarme, une seconde fois, dans cette pauvre âme effarouchée, comme je l'ai fait aujourd'hui. Voyez-vous quelque inconvénient à venir demain avec moi jusqu'à la ferme ?

— Pas le moindre. J'irai partout, je ferai tout au monde pour sauvegarder les intérêts de Laura. Comment dites-vous que s'appelle cet endroit ?

— Vous le connaissez très-certainement. Il porte le nom de Todd's-Corner.

— Sans doute, sans doute. Todd's-Corner est une des fermes de M. Fair-

lie... Notre fille de laiterie est la seconde fille du fermier. Elle va et vient continuellement d'ici à la ferme occupée par son père ; peut-être a-t-elle vu, peut-être sait-elle par ouï-dire quelque chose qu'il serait bon de ne pas ignorer... Voulez-vous que je m'informe tout de suite si cette fille est en bas ?...

Sans attendre ma réponse, elle sonna, et dépêcha un domestique. Il revint annonçant que la fille de laiterie était, pour le moment, à la ferme. Elle n'y était pas allée depuis trois jours, et ce soir-là, la femme de charge lui avait accordé une sortie de faveur.

— Je lui parlerai demain, me dit miss Halcombe, quand le domestique nous eut laissés. D'ici-là, expliquez-moi bien à quoi peut servir mon entrevue avec Anne Catherick... Ne voyez-vous aucun doute à ce que ce soit sir Percival Glyde, et non tout autre qui l'ait fait emprisonner dans cette maison de fous.

— Pas l'ombre d'un doute. Tout ce qui reste à éclaircir, c'est le motif qu'il a pu avoir. Vu l'énorme distance sociale qui sépare ces deux êtres, et qui semble exclure jusqu'à l'idée d'un rapport quelconque entre eux, il est de la dernière importance, — dût-il être prouvé qu'on avait toute raison de l'enfermer, — de savoir pourquoi il a été, lui, l'agent principal de cette terrible détermination.

Vous remarquerez, cependant, qu'il s'agit d'une maison de santé ; c'est bien là, je crois, ce que vous avez dit ?

— Certainement, une maison de santé ; un de ces asiles, par conséquent, où les riches seuls, d'ordinaire, peuvent se faire admettre ; et c'est là qu'il a fallu la retenir, comme malade, en payant pour cela, chaque année, une somme considérable.

— Je vois maintenant, monsieur Hart-right, où est le nœud de la question, et je vous promets qu'elle sera résolue avec ou sans les renseignements que pourra nous donner demain Anne Cathe-

rick. Sir Percival Glyde ne passera pas de longs jours en cette maison sans avoir complètement édifié, là-dessus, et M. Gilmore et moi-même. L'avenir de ma sœur est mon principal souci dans ce monde, et j'ai sur elle assez d'influence pour me mettre à même d'y veiller en ce qui concerne son mariage...

Nous nous quittâmes là-dessus jusqu'au lendemain.

Le lendemain matin, après le déjeuner, un obstacle dont les incidents de la veille m'avaient fait perdre le souvenir, nous empêcha de nous rendre immédiatement à la ferme. C'était le dernier jour que je dusse passer à Limmeridge-House, et il fallut, aussitôt que le courrier fût arrivé, conformément aux avis de miss Halcombe, solliciter de M. Fairlie qu'il voulût bien abréger d'un mois la durée de mon engagement ; en vue de certaines nécessités pressantes qui exigeaient mon retour à Londres.

Comme pour rendre plus probable ce prétexte vain, la poste m'apporta deux lettres portant le timbre de la capitale. Je les emportai chez moi, et fis demander tout aussitôt à M. Fairlie quand il lui serait loisible de me recevoir pour affaire urgente.

J'attendis le retour du domestique, sans la moindre inquiétude sur l'accueil qui serait fait par son maître à la demande que je lui adressais. Avec ou sans la permission de M. Fairlie, j'étais certain de partir. La certitude d'avoir mis définitivement le pied sur cette triste voie qui allait désormais séparer mon existence de celle de miss Fairlie, semblait avoir émoussé en moi toute pensée qui se rapportait à moi seul. J'en avais fini avec les susceptibilités de l'orgueil viril ; j'en avais fini avec mes petites vanités d'artiste. Aucune insolence de M. Fairlie, s'il lui plaisait de se montrer insolent, — ne pouvait maintenant m'atteindre.

Son valet revint pourtant avec un message auquel je ne m'attendais pas.

M. Fairlie regrettait que l'état de sa santé, particulièrement altérée ce matin-là, ne lui permit pas le plaisir de me recevoir. Il me pria donc d'agréer ses excuses, et de vouloir bien lui communiquer, par écrit, ce que je pouvais avoir à lui dire. Plusieurs fois, déjà, depuis trois mois, que je résidais chez lui, pareilles communications m'avaient été transmises ainsi. M. Fairlie se déclarait toujours « heureux de me posséder, » mais jamais il ne s'était trouvé assez bien portant pour me recevoir. A mesure que j'avais restauré, monté une série de dessins, le valet solennel les portait, avec mes « respects, » chez son maître, et revenait, les mains vides, chargé « des meilleurs compliments, des remerciements tout particuliers, des regrets sincères » de M. Fairlie, que sa condition valétudinaire obligeait de rester emprisonné dans la solitude de ses appartements. Il eût été difficile d'inventer un arrangement qui fût agréable pour lui et pour moi. Je ne sais lequel des deux, en pareille circonstance, se sentait le plus obligé à cet ébranlement si commode du système nerveux de M. Fairlie.

Je m'assis immédiatement à mon bureau pour rédiger la lettre requise, que je tâchai de rendre aussi polie, aussi nette, aussi courte que possible. M. Fairlie ne se pressa point de répondre. Près d'une heure s'était écoulée, quand m'arriva un beau petit billet, tracé à l'encre violette sur un papier plus épais que le carton, plus lisse que l'ivoire, en caractère d'une netteté, d'une régularité parfaites. Il était conçu en ces termes :

« Compliments de M. Fairlie à M. Hart-right. M. Fairlie est surpris et désappointé au-delà de toute expression (dans l'état actuel de sa santé), par la communication que lui adresse M. Hart-right. M. Fairlie est étranger aux affaires ; mais il a consulté son intendant,